

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 635.—SAMEDI, 4 JUILLET 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE COURONNEMENT DU TSAR.—LES FÉLICITATIONS APRÈS LE COURONNEMENT : L'EMPEREUR EMBRASSANT L'IMPÉRATRICE-MÈRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 JUILLET 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Elections générales.—Petite poste en famille.—Jules Simon.—Poésie : L'aveu, par Léontine.—Nouvelle : La vie mondaine, par Gaston Routhier.—Le patriarche, par Paul Calmet.—Qui dort dine.—Poésie : Une mère (avec gravure), par Armor.—Nos gravures.—Nouvelle : Le petit maître, par A. Viconiol.—Saint-Etienne des Grès, par P.-G. Roy.—Conseils pratiques.—La crosse. Dix-huit ans, par Lisette.—La mode (avec gravures).—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les dames.—Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Le couronnement du tsar : Les félicitations après le couronnement : L'empereur embrassant l'impératrice-mère.—Moscou : Catastrophe de Khodynsky : L'enlèvement des cadavres (3,000 victimes) ; Voitures de pompiers, chargés de morts, revenant de la fête de Khodynsky.—La fête nationale dans la partie est de Montréal : Le défilé de la procession passant sur la rue Champlain ; Arc de triomphe érigé au coin de rues Ontario et Champlain.—M. Jules Simon, de l'Académie française, mort le 8 juin.—Gravures de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le cent quarante-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu samedi, le 4 JUILLET, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A BATONS ROMPUS

Ouf !... Les élections sont finies. Cela est fort heureux, car du train où ça allait, bien des machines humaines auraient pu sauter. Pensez donc, 85 degrés de chaleur solaire et 105 degrés de chaleur cordiale et cérébrale, cela était fait pour détraquer les plus détraqués. Par le fait, il y avait comme un détraquement, un déraillement général qui sentait la "Longue-Pointe" ou "Beauport," et autres maisons de plaisance où les gens fatigués se reposent, où les fous sont à l'abri de cette folie qui s'appelle... la politique. C'est ce qui a fait dire à un pensionnaire de

la Longue-Pointe, qui venait de lire différents journaux :

—Pauvres gens ! ils feraient bien mieux d'être chez nous et nous chez eux.

* * *

Ouf !... Ouf !... Les élections sont finies... finies... La lutte n'en continuera pas moins à être ardente et violente, les haines surtout, car, de même qu'après chaque bataille il y a des vainqueurs et des vaincus, vainqueurs et vaincus ne sauraient vivre en paix. Pensez-vous que l'Allemagne est tranquille d'avoir volé l'Alsace-Lorraine ? Non. La France les reveut. Pensez-vous que les conservateurs pardonneront aux libéraux de les avoir fait passer au bleu ? Non. Lutte et toujours lutte. Aussi, j'estime beaucoup ceux qui ne s'occupent pas de politique. Semblables aux aveugles qui ne voient rien de la vie extérieure, ces gens-là voient en dedans et sont parfois les plus clairvoyants.

Espérons que les vainqueurs vont leur ressembler et qu'ils vont surtout regarder et s'occuper de l'intérieur.

* * *

Ouf !... Ouf !... Ouf !... N...i...e...s... les élections sont finies. Grâce en soient rendues à Dieu et aux électeurs. Rarement on a vu une aussi grande œuvre si noblement et si sagement accomplie. Cela est d'autant plus admirable qu'il y avait parmi les combattants des recrues jeunes, impétueuses et remplies de patriotisme. C'est la nouvelle génération, la nouvelle couche sociale dont la conduite actuelle fait présager de beaux fruits pour l'avenir. Toutefois, à la condition que le succès ne la grise point, qu'elles ne ressemblent pas non plus à ces enfants, qui, heureux d'avoir attrappé un oiseau, le tiennent, le caressent, et le laissent échapper faute d'avoir suffisamment serré la main. Enfin, puisque le peuple canadien s'est revêtu du manteau de pourpre, couleur des grands de la terre et des dignitaires du ciel, espérons qu'il le gardera indemne de toute éclaboussure.

* * *

Le lendemain des élections, je fus réveillé par le chant du coq. Encore à moitié endormi, j'écoutais la voix de ce gallinacé matinal auquel répondaient tous les coqs du voisinage, et je me demandais de quel parti il chantait la victoire, n'étant couché sans la connaître. Ensuite, par un desenchâinement d'idées que je ne puis m'expliquer que par l'état de demi-somnolence dans lequel j'étais plongé, je vins à penser à saint Pierre, le rénegat qui trahit par trois fois de son maître, avant que le coq eut chanté. Et, toujours somnolent, je comparais, bien malgré moi, quelques renégats politiques à saint Pierre.

Tristes gens ! Ils ont, sans s'en douter, servi la cause qu'ils voulaient combattre, ils en sont revenus plus éclopés qu'avant, et devant leur repentance, espérons que la libéralité du maître leur pardonnera ce pas d'écolier, tout comme le Christ a pardonné à Pierre.

* * *

Et je sortis pour apprendre des nouvelles et l'impression du public.

La matinée était fraîche et douce comme après un violent orage ; les fleurs, plus belles et parfumées au milieu des massifs de verdure ; les oiseaux, ces chœurs de Dieu, semblaient chanter la "Marseillaise," cet hosanna des grands peuples ; le soleil, passant deux de ses plus beaux rayons rouges à travers le vert feuillage des arbres, regardait d'un air narquois ; les figures étaient gaies, réjouies et heureuses comme après une belle et bonne action. Et j'entendis les dialogues suivants :

—Maintenant, madame, nous aurons sûrement du lait pur, car les purs sont au pouvoir.

Un peu plus loin :
—A présent que nous avons lavé le linge du pays, les libéraux vont le repasser.

Ailleurs, un marchand criait de toutes ses forces :
—Des balais ! des balais ! qui veut des balais !
—N'en faut pas, s'écria un ouvrier, nous avons balayé notre chambre hier.

Enfin, dans un char électrique :

—Nous avons donc nettoyé les écuries d'Augias...

—Oui, monsieur, répondit un bon vieux fermier, il y a déjà quelques mois que M. Auzias, vous savez, le gendre de M. Beaubien, a blanchi les siennes.

Tout cela est certainement tiré par les cheveux, mais c'est ainsi que le public manifestait son sentiment.

* * *

Je termine par une histoire vraie qui sera peut-être utile à quelques uns, pour l'avenir.

Cela se passait en France, il y a déjà longues années. Un bon vieux curé de campagne, simple et saint comme le curé d'Ars, ayant reçu un mandement de son évêque, monta en chaire, et commença ainsi :
"Mes chers frères. J'ai reçu ici un petit mandement de monseigneur. Il y a un petit brin de politique dedans. Comme monseigneur n'y connaît pas grand'chose, ni moi non plus, vous encore moins, je laisserai ça de côté."

Et après avoir fait invoquer l'Esprit Saint, ce bon, brave, digne et saint curé fit un sermon sur l'amour du prochain.

Ainsi soit-il.

Gaston P. Labat

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, dimanche, 31 mai.

Lentement, presque avec cadence, une jolie fille joue sur son piano, et la monotonie de sa musique fait contraste avec la ravissante nature que dore un soleil magnifique.

Par ci, par là, une fenêtre s'ouvre, de gracieuses figures, des toilettes de dimanche rayonnent agréablement. Dans le ciel bleu, passent en chantant les gentils oiseaux ; des ryes montent les joyeuses clameurs et les cris des enfants où des accords de musiciens en herbe.

...Mais toujours, et sans cesse, tintent à mes oreilles les massacres de dièses et de bémols de la, peut-être, jolie fille !

* * *

Lundi, 8 juin.

Dans le ciel bleu-gris, des oiseaux fuient à tire-d'aile, s'envolent loin de la pluie dont les gouttes tombent peu à peu.

Les bruits montent toujours plus bruyants à cette heure ; ils roulent comme les éternelles vagues de l'océan.

Là passent l'ouvrier en blouse, la bonne en tablier, les voitures de magasins et les employés se hâtant pour le diner.

Ici défilent les extravagantes simulant Vénus, les épouses attardées, les messieurs chics venant du Bois, de la campagne ou des cafés.

Si vous prenez un fiacre, le cocher vous toise : "à la course," dit-il, sinon, il ne peut marcher à l'heure, il faut qu'il parte remiser de suite...

Le brouhaha de Paris, tapant le pavé, monte dans l'air, et la vie continue de s'affirmer avant que le jour disparaisse.

Par ce temps, les cafés-concerts et les théâtres vont encaisser de belles recettes. Les soupers seront joyeux et longs ; demain, on se lèvera un peu plus fatigué.

Ainsi marche l'existence parisienne, chantant son bonheur fugitif aux fleurs passagères et cherchant l'oubli des misères humaines dans le bruit et les rires.

La pluie tombe plus fort, les trottoirs sont mouillés, les dames relèvent robes et jupons, et, comme si rien n'était, tous s'agitent pour s'amuser bientôt.

Les stores se baissent, les gaz s'allument, les voitures fermées courent au théâtre, et la voix stridente des locomotives crie ses notes fausses au milieu de ce bruit unique à Paris.

Enfin, les omnibus passent *complets*, leurs conducteurs ont le sourire sur les lèvres en refusant les mal-

heureux qui font signe d'arrêter—chacun prend son bonheur où il le trouve—et les concierges ferment les portes qu'ils n'ouvriront aux retardataires qu'au cinq ou sixième coup de sonnette.

* * *

La France vient de perdre encore une de ses gloires, M. Jules Simon n'est plus.

Comme Arsène Houssaye, il allait atteindre un siècle.

Voici comment notre confrère, *Le Journal*, rend hommage à sa mémoire :

Un des derniers, l'un des meilleurs, vient de mourir, de cette génération d'hommes passionnément épris de liberté qui ont cru à une vie harmonieuse et nous ont enseigné avec fermeté la tolérance.

Jules Simon, le fils spirituel de Victor Cousin, a été, en effet, ardent et bienveillant ; il ne s'était pas incliné devant l'autoritarisme triomphant, mais il parla de clémence et de modération aux libéraux que la conquête du pouvoir allait transformer en libéraux.

Dans la voie ouverte par lui et les siens, ceux qui se sont jetés tête baissée s'arrêtent aujourd'hui et se retournent pour saluer respectueusement le vieux philosophe, et la distance qu'ils ont parcourue ne les a pas éloignés de lui : les plus hardis s'en aperçoivent.

Jules Simon est mort comme un sage dont la vie a été embellie par des œuvres nobles. Il s'est éteint doucement, calme devant la mort, ayant consacré toute sa vie au bien et à la pitié. Il a pu regarder sans crainte l'éternité qui s'ouvrait devant lui. L'éternité est le reflet de l'existence ; elle garde la paix suprême à ceux qui furent bons.

Il semble que la Démocratie, comme la Mer conquérante et farouche, doit emporter, pour les jeter à la côte, ceux qui tinrent, un jour, le gouvernail sur ses flots soulevés, et conduisirent à bon port l'équipage et sa fortune. Il semble que Jules Simon, comme tous ceux qui demeurèrent fermes et résolus pendant les mauvais jours, ait été depuis éloigné de la vie politique. Mais en regardant en arrière, aujourd'hui, nous le voyons debout jusqu'au dernier moment, debout parmi nous,—loin du pouvoir, mais plus près du peuple,—et soutenant par sa parole et par ses écrits les idées que nous développons, que nous exagérons peut-être, mais qui demeurèrent immuables en son cerveau, comme la Vérité.

Toutes les œuvres nouvelles, de bienfaisance et d'instruction, il les a soutenues avec la passion d'un cœur toujours jeune. Et parfois, avec sa grâce aisée, il a rendu agréables des opinions qui, présentées par d'autres, avaient paru, jusque-là, trop hardies.

Je me souviens d'une réunion de quelques personnes, provoquée par notre collaborateur Paul Adam pour la mise en pratique d'une belle théorie qu'il avait développée, dans le *Journal*, la réhabilitation par l'armée. C'est Jules Simon, avec douceur, d'une voix lente et bien posée, qui combattit les préjugés de certains d'entre nous, et fit admettre que le pire malfaiteur pouvait être racheté, par la pitié des bons, relevé même et rendu à la société, avec des ambitions nobles.

Ce jour-là, je compris que le "républicain libéral" laissé en arrière par des hommes de parti était encore à l'avant garde, et ne suivait pas en curieux les événements et les hommes.

La vie politique de Jules Simon présente à notre admiration l'unité la plus belle. Du jour où il apparut, brillant, sûr de lui, jusqu'au jour de sa mort, il est demeuré le même et pourtant ne s'est pas tenu en arrière.

La vie politique s'est modifiée ; nos mœurs ne sont plus celles d'il y a vingt-cinq ans ; mais l'idéal républicain n'a pas varié, et c'est ce qui explique l'attitude de Jules Simon, éloigné, semble-t-il, des affaires publiques depuis plusieurs années, et livré tout entier, cependant, à la lutte de chaque jour, pour la conquête de libertés plus grandes. On ne peut même pas dire qu'il n'avait plus le "timbre" du public et qu'il s'adressait à des hommes d'autrefois. Non, Jules Simon rajournait les riches acquisitions de ses premières années avec une ingéniosité surprenante ; et il avait le charme que donne aux esprits cultivés le goût de la mode du jour. Jules Simon, écrivain et orateur, était un merveilleux artiste ; philosophe, il rendit aimable sa foi et la fit respecter par ceux qui ne la partageaient pas.

Sur la tombe de Jules Simon, la France déposera le rameau d'olivier, dont la sève est un baume et dont la feuille est éternelle.

A la nouvelle de cette mort, le premier télégramme de condoléance, venu de l'étranger, a été celui de l'empereur d'Allemagne au président de la République.

Ce télégramme, marque de reconnaissance de Guillaume à l'illustre disparu, dit :

"La France pleure de nouveau sur la tombe d'un de ses grands fils. M. Jules Simon est mort ; je resterai toujours sous le charme de sa personne en me souvenant des jours où il me prêtait son appui précieux pour améliorer le sort de la classe ouvrière.

"Recevez, Monsieur le Président, l'expression de ma vive sympathie.

"GUILLAUME II."

Et, de tous côtés, arrivent des lettres, des télégrammes et des fleurs formant un monument de l'immense sympathie qu'a méritée le grand sage, Jules Simon.

Edouard Bernier

UNE ÉPÎTRE !

Depuis quelque temps, notre collaborateur, M. Firmin Picard, avait semblé sommeiller : les élections l'ont réveillé, sans aucun doute ; et s'il ne s'occupe pas de politique, il n'en cherche pas moins à connaître nos hommes publics.

Voici la singulière épître qu'il adresse à l'un de nos rédacteurs : nous nous demandons où il avait l'esprit en écrivant cela. Malheureusement, la susdite épître nous est venue trop tard pour que nous ayons pu la faire paraître avant la fin de la lutte.

Mon cher confrère et ami,

Ces élections absorbent vraiment bêtes et gens, et si cela continuait, je crois qu'on y perdrait la tête ! La discorde souffle dans les masses ; des personnes, auparavant liées d'amitié, se regardent comme des chiens de faience ; le commerce, déjà si malade, est à l'agonie ; le temps même ne sait plus s'il doit se mettre au beau ou au laid ! Le mois de juin va finir, et, en fait de foin, on ne découvre jusqu'ici que... des sauterelles !

Triste résultat !... Le soleil s'obscurcit-il parce que les Tupper topent trop fort et lui font peur ? ou se reposent-t-il sur ses Laurier, nous laissant considérer d'un œil Haggart au fond Desjardins si l'herbe y croît encore ?...

Si les produits du sol manquent cette année, nous allons périr d'inanition ; les chevaux ont déjà l'air de Ross ; les vaches ne trouvent plus rien près Dupont ; pour narrer les malheurs qui se préparent, Taillon notre plume, arrosons de nos pleurs notre papier : le Beausoleil ne luit plus pour nous ! Autrefois, on se reposait le corps et l'esprit en Allan prendre un Bain ; on entendait, dans le calme du soir, les Brodeur de chansonnettes essayer de doux airs. Ceux qui aiment cueillaient des roses aux doux parfums... hélas ! de la rose, il ne reste que Lépine !... On allait sur les eaux, emportant aux îles son petit Carling avec quelques provisions, sans oublier la Tarte au riz traditionnelle ! On repassait au Temple où le Vaillancourt après la victoire.

N'est-ce pas, que c'est Reid de se voir privé de tout cela, et à cause des élections ? Vous me répondrez que vous ne vous en souciez ni peu ni Proulx ; si vous vous rappeliez le plaisir que l'on a sur Lari-vière ; le bonheur que l'on éprouve après une journée d'amusements de passer par Lachapelle, s'y arrêter un moment ; considérer les Masson bâtissant des palais comme par enchantement, se faisant amener les matériaux par leur âne Martin, vous vous écrieriez certainement : "Ouimet ! qui dit que ce temps ne reviendra plus ?... Caron a bon espoir malgré tout !" J'admire Leclair regard que vous jetez sur l'avenir, mais je vous dirai que le père Adam a été bien... Beith de nous léguer toutes ces misères pour une pomme... il est vrai, elle était bien bonne, paraît-il ! Je ne puis vous affirmer qu'elle fût Belley bonne ; mais, d'après l'Écriture, elle paraissait certes bonne ! Je sens que mon Corbould, quand je pense à tout cela !

Vous allez dire, bien sûr, que j'ai l'esprit Guay, quand je m'ennuie !... A quoi bon Fraser, pour dire cela ? Les plus belles phrases ne dévoileraient pas l'état de mon âme !

Que nous serions heureux, si nous pouvions aller

nous mettre au fond d'une baie à l'abri Desaulniers, ou dans une clairière Delisle des enfants !... Dans le Grandbois on est bien aussi, surtout quand on y jouit du chant mélodieux de la Grive... cela me rappelle le joli pays de Carignan, sur la Meuse, en France.

Croyez-vous que ce beau temps reviendra après les élections ? Legris du firmament ne vous émeut pas ?

Christie ! voilà une lettre qui Tyrwhitt à sa fin ! Je n'ai plus qu'une chose à faire : prendre mon Kaulbach, et m'en aller !...

Grant Bennett ! allez-vous me dire à cause de mes terreurs : je ne sais pas si je suis aussi bêtêt que... Bennett en a l'air !

Quoi qu'il en soit je voudrais, avant qu'on Smith au lit, que l'on pût encore passer quelques délicieux instants avec l'Amiot contes si entraînants !

Sur ce, je vous soulève mon Kaulbach, et vous souhaite plus de gaité qu'à moi ! Au revoir, cher ami !

Votre, etc.,

Firmin Picard

ÉLECTIONS GÉNÉRALES

Les élections générales pour les Communes du Canada ont eu lieu le 23 juin dernier, et se sont terminées par une victoire immense pour le parti libéral.

Notre compatriote, l'honorable M. Wilfrid Laurier, devient premier-ministre du Canada, à la tête de cent vingt-cinq partisans environ, sur la députation de deux cent treize qui compose les Communes. L'opposition conservatrice comptera à peu près quatre-vingt-huit membres.

La lutte a été excessivement violente, et d'un côté comme de l'autre, d'importantes personnalités sont tombées au champ d'honneur.

Du côté conservateur, les honorables MM. Angers, Taillon, Desjardins, Dickey, MM. Grandbois, Fréchet, Pelletier, Girouard, Wilson-Smith, Lépine, Cleveland, Bisailion, etc., ont été vaincus.

Les victimes libérales les plus marquantes sont les honorables MM. Mills, Longley, McShane, Alymer, Chs Langelier, Boyer, MM. Patterson, Martin, Tarte, etc.

La province de Québec s'est déclarée en masse en faveur de son compatriote, et lui assure, à elle seule, une majorité de 33 voix, c'est-à-dire presque assez pour gouverner indépendamment des autres provinces.

Dans un prochain numéro, lorsque les résultats seront plus clairement établis, nous donnerons le tableau complet de la nouvelle députation pour notre province de Québec.

PETITE POSTE EN FAMILLE

L. E. B., Montréal.—C'est bien, nous acceptons votre dernier envoi et vos conditions. L'une de vos pièces a déjà paru.

Aimée Patrie, Québec.—Excellent article, que nous publierons bientôt.

Violette, Montréal.—Jamais trop des bonnes choses. Nous insérerons le plus vite possible et au revoir.

N. B. G., États-Unis.—Votre jolie narration de voyage aura sa place dans un prochain numéro.

O. L. L., Saint-Jérôme.—Le curé de Mortagne est de bonne inspiration. Le MONDE ILLUSTRÉ accepte et publiera. Il sera fait selon votre désir, autant que possible.

Alph. G., Montréal.—Votre dernier essai est bien inspiré ; nous l'insérerons.

J. M. M.,—Malgré le ton un peu trop "débutant" de votre essai littéraire, nous publierons peut-être si vous nous laissez savoir qui vous êtes et d'où vous venez.

J. St-J., Montréal.—Bonne composition, que nous insérerons volontiers, à son tour.

M. JULES SIMON

M. Jules-François Suisse, dit Jules Simon, était né à Lorient, le 24 décembre 1814. Elève de l'École normale, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, il suppléa Cousin à la Sorbonne, collabora à la *Revue des Deux Mondes*, écrivit un *Manuel de philosophie* longtemps classique et fut décoré, en 1845, de la Légion d'honneur. En 1848, il fut élu représentant du peuple à la Constituante et prit une part très active au mouvement politique et social. Destitué au lendemain du

coup d'Etat et tenu par l'Empire éloigné de la vie politique et de l'enseignement public, il fut élu, comme candidat de l'opposition, membre du Corps législatif en 1863 et en 1869, et fit partie des Cinq.

Après le 4 septembre, il fut membre du gouvernement de la Défense nationale et délégué au ministère de l'instruction publique ; élu en 1871 député de la Marne à l'Assemblée nationale, M. Thiers le maintint au ministère durant toute sa présidence. Après le vote de la constitution, il fut élu, le 16 décembre 1875, sénateur inamovible par l'Assemblée nationale

et, le même jour, membre de l'Académie française en remplacement de Rémusat. Il était alors directeur du *Siècle*, et contribua au triomphe des républicains en 1876, en préconisant la modération des programmes et l'union des groupes.

Ministre dans le cabinet Dufaure, il fut chargé, le 13 décembre 1876, de former le cabinet, où il prit le portefeuille de l'intérieur ; il caractérisa sa politique en ces termes : " Franchement républicaine et résolument conservatrice." Mais, le 16 mai, il dut démissionner à la suite de la lettre fameuse du maréchal de



M. JULES SIMON, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, MORT LE 8 JUIN

Mac-Mahon, et, malgré le triomphe des républicains, au 14 octobre 1877, il ne remonta pas au pouvoir ; mais il continua à prendre une part active aux travaux parlementaires ; fit voter le retour du parlement à Paris, après l'élection du président Grévy ; fit échouer au Sénat l'article 7 des lois Ferry, et intervint constamment pour la défense des associations religieuses, pour la propagation de l'instruction primaire, pour l'amélioration du sort des ouvriers, pour la multiplication des sociétés de patronage et de moralisation de l'enfance, etc.

Très assidu aux séances de l'Académie française, qui l'avait nommé membre de la commission du Dictionnaire, il remplissait aussi avec un éclat exceptionnel les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, à laquelle il appartenait depuis le 21 février 1863.

M. Jules Simon, sénateur inamovible et membre de l'Académie française, était de ceux qui honorent une nation par l'éclat de leur talent, par la noblesse de leur âme et par la dignité de leur vie. La France entière, sans distinction de partis et d'opinions, peut

s'incliner devant cet homme qui l'a toujours ardemment aimée et qui a été l'un des plus fermes champions de la République libérale, l'une des physionomies les plus séduisantes de ce siècle.

Tant que nous serons sur cette terre, ne vécutons-nous qu'avec des saints, nous aurions encore besoin de patience pour nous supporter les uns les autres.—
CAUSSADE.

L'AVEU !

Pourquoi te vois-je triste ainsi qu'un jour d'orage.
JOS.-H. DUGAS.

Un jour je fus heureuse et fis un si beau rêve
Que mon âme ravie à ce premier bonheur,
Crut jamais ne voir fuir, ni jamais voir de trêve,
A cette illusion que nourrissait mon cœur.

Mais dans un beau ciel clair sourent un noir nuage,
Vient courir de son ombre un coin du lac d'azur ;
L'horizon s'assombrit, tout annonce l'orage ;
Le petit oiseau même interrompt son chant pur.

Tu l'as dit quand la fleur, soit rose, ou lys vermeil,
Reçoit tous les matins les larmes de l'aurore,
Elle ouvre son calice aux rayons du soleil,
Après avoir goûté le pur baiser de Flore.

Mais si la douce aurore un jour vient à cesser
De répandre ses pleurs à l'aube matinale,
Et si Flore boudeuse, oublie de baiser
Du calice entr'ouvert la blancheur virgineale,

Tu la vois s'incliner doucement sur sa tige...
Elle semble implorer de la terre un linceul
Pour couvrir à jamais sa fraîcheur, son prestige,
Et garder la blessure à son cœur pour lui seul.

Sainte-Cunégonde, 1896.

LÉONTINE.

LA VIE MONDAINE

ELLE ET LUI

(Un boudoir élégant ; il est onze heures du soir, Monsieur et Madame sont rentrés d'un dîner en ville ; la pelisse de Madame est sur une chaise, le pardessus de Monsieur sur une autre.)

M. de Lonnay.—Vous m'avez l'air, ce me semble, ma chère Edmée, toute morose et triste ce soir ?

Mme de Lonnay.—Vous voulez rire, Henri. Sans doute, le chagrin qui vous tient si fort depuis que nous sommes rentrés, vous fait croire que tout le monde a envie de pleurer.

M. de Lonnay.—Le chagrin !... De quel chagrin voulez-vous parler ? Et comment pouvez-vous trouver que j'ai l'air d'avoir du chagrin ?

Mme de Lonnay.—Mon Dieu ! que les hommes sont donc drôles ? Dites leur qu'ils ont du chagrin, ils vous diront que vous vous trompez et qu'ils n'ont jamais été plus gais de leur vie ? Complimentez-les sur leur air joyeux et leur bonne mine, ils vous conteront aussitôt le chapelet de leurs tourments. Enfin, que ce soit chagrin ou autre chose, vous n'en êtes pas moins triste, mon cher !

M. de Lonnay.—Toujours votre tristesse !... Eh ma foi ! voyons, dites moi ! Pourquoi donc ai-je l'air triste, ce soir ?

Mme de Lonnay.—Ce n'est pas difficile à voir. Depuis tantôt une heure que nous sommes revenus de chez la baronne de Monprêt, vous êtes là, étendu dans votre fauteuil, les pieds dans la cheminée, bâillant à vous décrocher la mâchoire, soupirant à fendre l'âme, battant l'air de vos bras étirés ; en un mot, tous ceux qui vous verraient geignant de la sorte, vous prendraient, ma parole, pour une âme en peine.

M. de Lonnay.—Vous n'êtes pas charitable pour moi, Madame mon épouse ; et je ne comprends pas, d'ailleurs, que vous puissiez me croire triste après l'excellent dîner que nous venons de faire.

Mme de Lonnay.—Les maris me font toujours rire ! Voilà Monsieur mon mari qui tient absolument à me prouver qu'il est gai et souriant ; gai comme un bonnet de nuit, je veux bien le croire, mais pas autrement... Enfin, Henri, si vous n'êtes point triste, alors avouez franchement que vous me boudez ce soir.

M. de Lonnay.—Que je vous boude !... Moi ! ! En voilà bien d'une autre maintenant ! Et pourquoi vous bouderais-je ? C'est vous, au contraire, ma chère, qui êtes piquée de la gaieté que j'avais au dîner de la baronne et qui voulez me taquiner maintenant.

Mme de Lonnay.—Moi ! piquée ! ! Et de quoi ? Parce que vous passiez d'une manière animée avec

Mme de Germiny, avec la belle Héléne, comme on l'appelle !... Allons donc ! Vous aviez beau rouler des yeux tendres tout le temps du repas, je n'y prenais point garde. Je ne serai jamais assez sotté pour être jaloux de toutes les personnes qui vous approchent, et encore moins d'une femme de quarante-cinq ans ! A propos de jalousie, quel Othello vous faites, mon cher, à l'égard du vicomte de Prestambeau !

M. de Lonnay.—Les femmes n'abordent jamais de front les difficultés ; mais elles donnent un croc-en-jambe à la vérité et glissent à côté du sujet sans même l'effleurer. Mais vous ne me ferez point prendre le change, ma chère ! Vous savez mieux que moi, Edmée, que ce n'est point de Mme de Germiny que j'ai voulu parler ; c'est de la belle Henriette de Prévile, avec qui je joue la comédie ce mois-ci ! Nous avons de très longs rôles et nous aurons besoin de nombreuses répétitions. Vous ne dites rien maintenant, madame, et vous ne pouvez rien dire ! Henriette est fort jolie, parole d'honneur, et la froideur que vous montrez pour elle, vous autres femmes, m'est d'ailleurs le plus sûr garant de sa beauté !

Mme de Lonnay.—Mon Dieu ! Henriette n'est pas une beauté si rare que l'on n'en voie point beaucoup de semblables tous les jours. C'est un de ces visages sans expression dont on ne peut dire ni du bien ni du mal ; mais, si vous sortiez une après-midi avec moi, je vous ferais voir cent personnes qui sont plus jolies qu'elle.

M. de Lonnay.—Quand une femme ne trouve rien à dire du visage d'une autre femme, c'est qu'elle est fort jolie : je note votre appréciation, ma chère !

Mme de Lonnay.—A propos, Monsieur mon mari, vous jouez donc la comédie. Est-ce que ça reviendrait à la mode, cette sottise manie de faire rire tout un salon entre deux paravents ?

M. de Lonnay.—Enfin ! je constate avec plaisir que Mme de Lonnay est jalouse de ce que M. son époux joue la comédie avec Mme de Prévile.

Mme de Lonnay.—Je suis jalouse, allons donc ! Ne parlez point de jalousie, Othello blanc que vous êtes. Je suis fâchée de voir que l'on joue la comédie ce printemps, mais, puisque c'est à la mode, nous jouerons donc nous aussi la comédie, pour ne pas rester en arrière : une femme du monde doit toujours marcher en avant de la mode.

M. de Lonnay.—Ah ! vous jouez la comédie, vous aussi ; et quelle comédie, je vous prie ?

Mme de Lonnay.—Ça ne peut vous intéresser beaucoup. Je m'occupe bien, moi, de la comédie que vous jouez avec Mme de Prévile ! Que m'importe ! Pourtant, si cela vous tient au cœur de connaître ce que je jouerai, sachez que j'accepte la proposition que me faisait ce soir M. de Prestambeau, et que nous jouerons cet hiver le *Caprice* de Musset.

M. de Lonnay.—Ce ne sera point chez moi en tous cas, Madame !

Mme de Lonnay.—Et qui vous dit que ce sera chez vous, ô more de Venise ! Ce sera chez la baronne de Montprêt. Elle fera *Madame de Léry* et moi *Mathilde*. C'est déjà tout convenu et nous répéterons mercredi prochain. J'écrirai demain à la baronne !

M. de Lonnay.—Et moi, Madame ? Vous ne me comptez donc pour rien ? Je ne suis donc rien pour vous ? Vous ne jouerez pas cette comédie sans mon consentement, entendez-vous, Edmée ?

Mme de Lonnay.—Voilà bien les hommes ! Me demandiez-vous la permission de jouer avec Mme de Prévile ? Non... Eh ! bien ! je n'ai que faire de votre consentement et je jouerai *Un caprice*.

M. de Lonnay.—Mais, Madame...

Mme de Lonnay.—Et si ça ne vous plaît, monsieur, le divorce est là.

M. de Lonnay.—Voyons, Edmée, ma chère, ne nous fâchons pas. (Il se lève). Eh ! bien, oui ! je suis jaloux, jaloux de vous. Et c'est ce qui me rend morose et chagrin. Mais comment ne me feriez-vous point perdre la tête, Edmée, avec votre coquetterie ?

Mme de Lonnay.—Vous êtes jaloux, monsieur ? (éclatant de rire) Ah ! vous êtes jaloux de M. de Prestambeau ?

M. de Lonnay.—Ne me parlez plus de ce Prestambeau du diable ! Je suis jaloux de tout le monde, Ed-

mée, et cela, parce que je vous aime... (il se jette à ses pieds) parce que je t'aime !

Mme de Lonnay.—Je t'aime aussi, vilain bécuteur ! Mais promets-moi de ne plus bouder comme tu l'as fait ce soir.

M. de Lonnay.—Je te le promets, Edmée, la leçon me servira.

Mme de Lonnay.—A ce compte, je te pardonne... Mais nous jouerons le *Caprice* ensemble et vous ne jouerez point avec Mme de Prévile.

M. de Lonnay (riant).—Ah ! Mme de Prévile ! La comédie ! Ce n'était qu'une histoire, ma chère !

Mme de Lonnay.—Alors, M. de Chavigny embrassez votre *Mathilde*. Vous êtes pardonné. (La comédie finit dans un baiser.)

GASTON ROUTIER.

LE PATRIARCHE

C'était par une chaude journée d'été, le soleil brillait au zénith de tout son éclat ; les cigales faisaient retentir l'air de leur cri monotone ; les chanteurs ailés des bois envoyaient aux échos leurs savantes modulations, leurs chants joyeux, et la terre toute parsemée de fleurs odoriférantes et de verdure, offrait l'aspect d'un riche palais, séjour de joie et de bonheur.

Tout était en fête sur notre planète ; ce séjour était pourtant rendu insupportable à quelques mortels.

Un vieillard, à barbe blanche, avançait sur la route poudreuse et blanche comme un long ruban d'argent. Derrière lui, à une centaine de pas, trois jeunes hommes, fort vaniteux, et par conséquent ridicules, voulurent faire les beaux-esprits et se divertir aux dépens du pauvre vieux, qui s'avancait lentement, courbé sous le poids des ans.

Un des jeunes gens allonge le pas et se trouve bientôt à côté du vieillard.

Il le salue ainsi :

—Bonjour, patriarche Abraham !

Le vieillard, qui était bonhomme, crut à une aimable plaisanterie et répondit :

—Bonjour, jeune homme.

Le second arrive peu après et salue ainsi :

—Bonjour, patriarche Isaac.

Le vieillard soupçonne alors une moquerie, néanmoins il répète :

—Bonjour, jeune homme.

Enfin, le troisième arrive et prononce le salut suivant :

—Bonjour, patriarche Jacob.

Le vieillard le regarde sans colère et, lui mettant la main sur l'épaule, le force à s'arrêter un moment, puis il lui répond :

—Je ne suis ni le patriarche Abraham, ni le patriarche Isaac, ni le patriarche Jacob ; mais puisque vous tenez, toi et tes camarades, à me connaître ; je vous dirai mon nom. Je suis Saül, je venais à la recherche des ânesses de mon père, et je n'ai trouvé que ses ânes. Va répéter ma réponse à tes deux amis, afin qu'ils ne se trompent plus.

PAUL CALMET.

QUI DORT DINE

(CONTE ARABE)

Un homme très gourmand de poisson en acheta un, le remit à sa femme, lui demandant de l'appêter pendant qu'il allait dormir.

La femme se mit au fourneau, et, bientôt, subjuguée par la bonne odeur, s'adjudgea l'aliment ; mais, redoutant la colère du mari, elle s'avisait, durant le sommeil de celui-ci, de frotter les mains du dormeur avec les arêtes du poisson. Au réveil, le dormeur demande son poisson.

—Ton poisson ? mais tu l'as mangé.

—Mangé ? Quand ? s'écrie le mari.

—Mais tout à l'heure ! Sens donc ta main et tu verras.

—Tiens, c'est vrai, reprit l'éveillé en respirant l'odeur, c'est singulier, cependant, comme j'ai encore faim !



JEUNE MÈRE

*Il est, au fond du parc, une retraite ombreuse
Où les rayons du jour pénètrent adoucis.
— Vous souriez, Madame, et vous êtes heureuse.
Et loin de votre front s'envolent les soucis...*

*Sous l'abri calme et frais, la frondaison nouvelle
Jette aux souffles errants de suaves senteurs...
— O quel amour profond votre regard révèle
Au chérubin bercé dans vos bras protecteurs !*

*Oui, pour vous tout se perd en sa tant douce étreinte,
Où contre tout danger votre main le défend ;
Votre cœur maternel ne connaît pas la crainte,
Car l'univers n'est plus qu'un être : votre enfant !*

*J'abjure, en vous voyant, le scepticisme immonde,
Et l'ironie amère, et le rire moqueur...
— Il n'est rien de plus beau ni de plus noble au monde
Qu'une mère pressant son enfant sur son cœur.*

ARMOR.

NOS GRAVURES

LA FÊTE NATIONALE

La partie Est de Montréal, paroisses Sainte-Brigide, Saint-Vincent de Paul et Sacré-Cœur, a célébré, dimanche le 21 juin dernier, avec grande pompe, notre fête patronale. La procession faite à cette occasion a été particulièrement superbe, comme en donnent une excellente idée les quelques illustrations que nous en donnons aujourd'hui.

Dimanche le 28, la partie Ouest de Montréal, paroisses Saint-Joseph, Saint-Henri et Saint-Charles, célébraient à leur tour, en toute solennité, la fête nationale Saint-Jean-Baptiste.

Les traditions patriotiques du Canada-français ne meurent pas.

FÊTES DE RUSSIE

Nous complétons aujourd'hui la série d'illustrations que nous avons commencé à donner sur les fêtes du couronnement du tsar Nicolas de Russie. Cette fois, nous illustrons les scènes affreuses de ces agapes gratuites, servies par les soins de l'empereur, aux sujets russes, pour fêter la solennité du couronnement. On se rappelle que le nombre des affamés était si grand, parmi les cinq cent mille personnes qui prirent part à ce festin gratuit, que les derniers rangs bousculant les premiers, afin d'être plus tôt servis, il y eut trois mille personnes d'écrasées à mort et une infinité d'autres grièvement blessées.

LE PETIT MAÎTRE

I

Devant la maison aux persiennes closes, le pauvre chien poussait des hurlements plaintifs.

Des voisins apitoyés le caressaient en passant, lui adressaient même des paroles de consolation ; mais il restait insensible à tout, ne quittant pas des yeux la porte par laquelle rentrerait peut-être son petit maître.

Hélas ! pauvre Fidèle ! on l'a enterré ce matin, ton petit maître, et tu n'entendras plus sa voix qu'il faisait si caressante pour te parler, tu ne le suivras plus dans ses courses à travers le jardin, tu ne le porteras plus sur ton dos !

Tout cela est bien fini.

Mais ne le regrette pas, va, le pauvre enfant sacrifié qui n'avait d'autre ami que toi. Il est mieux là où il repose, près de sa mère, que dans la maison de son père, où il vivait en étranger. L'avenir était si triste pour lui qu'il a bien fait de s'en aller, pour ne pas souffrir plus longtemps.

Les enfants qui n'ont plus de mère sont des êtres égarés sur la terre : mieux vaut pour eux la quitter !

Car nul ne le regrette, le chérubin aux grands yeux langoureux, aux longues boucles soyeuses ; nul ne le pleure ; personne ne songera à parer de fleurs la petite tombe où tu l'as vu descendre ce matin, et qui n'aura d'autre visiteur que toi.

Petit Paul avait quatre ans lorsque son père, fatigué de quelques mois de veuvage, songea à se remarier ; mais il n'avait pas oublié, lui, le pauvre orphelin, et il réclamait souvent sa mère...

— Elle reviendra bientôt, ta maman, lui disait son père ; sois sage, et elle entrera comme autrefois, dans ta chambre, pour t'embrasser avant ton sommeil.

Et un soir, en effet, il vint, tenant par la main une toute jeune femme vêtue d'une si jolie robe rose que petit Paul en fut d'abord ébloui.

— Embrasse ta maman ! lui dit son père à voix basse, en se penchant sur lui ; mets-lui tes petits bras autour du cou, et dis-lui que tu l'aimes toujours de tout ton cœur.

L'enfant s'était dressé sur son lit pour se jeter dans les bras de sa mère ; mais il se renversa brusquement en arrière, et retombant sur son oreiller, avec des sanglots dans la voix :

— Non, père, ce n'est pas maman !

Déjà peu disposée en faveur de l'enfant, la jeune Mme Damerval se tourna vers son mari :

— Vous voyez bien que votre fils ne m'aimera jamais ! dit-elle.

Et s'adressant alors à l'enfant, qui pleurait toujours :

— Tu as raison, petit : je ne suis pas ta mère ; ta mère est partie pour toujours, tu ne la reverras jamais !

Et sur ces cruelles paroles, elle quitta la chambre.

Le père n'avait rien dit.

Entre la femme et le fils, son cœur n'avait pas balancé un instant : il avait choisi la femme qui le tenait sous le charme de ses vingt ans. Son enfant ne comptait plus : il le rayait de sa vie sans regret. Il se détachait de ce pauvre petit être qui aurait pu rappeler un passé si vite oublié.

— Je te défends, lui dit-il le lendemain, je te défends de parler jamais de ta mère devant moi, et surtout devant...

Il n'acheva pas, ne trouvant aucun mot pour nommer à l'enfant celle qui n'était pour lui qu'une étrangère.

Mais petit Paul avait compris, si bien compris, qu'il laissa retomber tristement ses bras suppliants tendus vers son père, et qu'il se sauva en pleurant dans un coin du jardin,

C'est là que Fidèle vint le trouver. Le bon chien lécha doucement les mains du pauvre abandonné. Tous deux devinrent dès lors inséparables, et l'enfant se reprit à sourire à la vie.

III

Un fils venait de naître à M. Damerval-

Timidement, petit Paul demanda à voir le bébé. On le repoussa brusquement. La nourrice, qui le lui avait laissé embrasser en cachette, fut vertement tancée.

Il fut relégué plus sévèrement que jamais avec les domestiques, et on parla sérieusement de le mettre en pension pour s'en débarrasser.

Mais qu'importe à l'enfant ce qu'on fera de lui ! Pourvu que Fidèle le suive, on peut le renvoyer bien loin ! Quant à le séparer de son chien, jamais !

— Dis, Catherine, est-ce que c'est permis qu'on emporte son chien à la pension !

Catherine n'est pas méchante ; elle ne maltraite jamais l'enfant ; au contraire, elle le plaint sincèrement. Elle ne voudrait pas lui faire de la peine. Mais il faut bien lui dire la vérité.

— Non, ce n'est pas permis, dit-elle.

— Alors, je n'irai pas !

— Vous serez bien forcé d'obéir, mon pauvre mignon ; on ne résiste pas à ses parents.

— Je n'irai pas, je n'irai pas ! murmurait petit Paul en pleurant dans son lit ; je ne veux pas quitter Fidèle !

Et, toute la nuit, il rêva qu'on le séparait de son ami.

Le lendemain, il s'éveilla avec la fièvre.

Le médecin, appelé dans la journée par les domestiques, en l'absence de leurs maîtres, secoua la tête d'un air soucieux ; tout en tenant dans les siennes les

mains brûlantes de l'enfant, il faisait quelques questions sur la façon dont avait débuté le mal.

—C'est une méningite des plus graves, déclara-t-il ; il faudrait prévenir les parents, puisqu'ils ne doivent rentrer que dans la nuit.

Fidèle avait pénétré dans la chambre, sur les pas du docteur. Assis gravement en face de lui, il l'écoutait, cherchant à comprendre. Ses bons yeux expressifs semblaient si clairement demander une explication, que le docteur en fut ému.

—Pauvre bête ! dit-il en le flattant de la main ; ne quitte pas ton ami, car ses instants sont comptés.

Fidèle avait compris, bien sûr, car il ne bougea pas, même à l'heure du dîner.

Il continua de lécher les mains brûlantes que petit Paul lui abandonnait, et ne répondit pas aux appels réitérés de Catherine.

L'agonie fut courte. Si frêle était le petit Paul ! L'enfant, qui dans son délire n'avait appelé que son chien, se dressa tout-à-coup sur son lit, les bras tendus comme s'il voulait saisir une chose qu'il fixait de ses yeux agrandis et illuminés d'une lueur étrange :

—Maman ! cria-t-il.

Puis, il retomba lourdement sur l'oreiller...

Et tandis que son père oubliait dans les plaisirs d'une fête brillante qu'on l'avait appelé deux fois auprès de son fils agonisant, l'enfant s'en allait avec la seule caresse de son chien comme adieu, et c'était une servante qui lui fermait les yeux.

Maintenant, il repose paisible ; son visage si contracté tout-à-l'heure a retrouvé la sérénité dans l'éternel sommeil : on dirait qu'il sourit encore à la chère vision parue à la minute suprême.

Et Fidèle, qu'on n'a pas osé chasser, est là qui le veille ; il a abandonné la petite main déjà glacée, et dans le silence et la nuit ses cris étouffés et plaintifs résonnent douloureusement.

IV

Douze mois se sont écoulés.

—Tiens ! c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort du petit ! disaient entre eux les domestiques qui se mettaient à table pour dîner. Monsieur n'y aura plus pensé ; il accompagne Madame au bal de la Préfecture. Mais, bah ! c'est pas la sensibilité qui les étouffera jamais, ceux-là ! Ils n'étaient pas même là pour voir mourir l'enfant.

—C'est pas comme ce pauvre Fidèle ! ajouta Catherine ; pour sûr que c'est le chagrin plus que la vieillesse qui le fait dépérir. Monsieur parlait l'autre jour de le faire abattre ; ce serait, ma foi, lui rendre service, quoiqu'il n'ait pas l'air d'en avoir pour longtemps. Le jour de l'enterrement du petit, vous me croirez si vous voulez, —il a suivi le convoi et il a trouvé le moyen d'entrer dans le cimetière, et depuis, —j'en suis sûre, je vous dis ! —il y retourne. J'y suis allée le jour de la Fête des morts, et j'ai vu la marque de ses pattes dans la terre humide.

Où court-il donc, le bon chien, pendant que chez ses maîtres on parle ainsi de lui ?

Il suit le même chemin qu'a suivi il y a un an le lugubre convoi. Il s'arrête à l'entrée du cimetière, regarde autour de lui. Il n'y a personne pour le chasser. Rassuré, il s'élançait dans le sentier bien connu.

Là-bas, juste au bout, c'est la petite tombe où tant de fois il est venu depuis un an. Il est temps qu'il arrive ! Il marche si péniblement qu'on dirait qu'il n'a plus de forces.

Et, maintenant, le voici couché près de la tombe.

On dirait qu'il attend la mort, qu'il veut s'en aller le jour même où, il y a un an, son petit maître est parti.

Eh bien ! elle arrive, la mort, pauvre chien ! Toi aussi, tu es au bout de tes souffrances. Jusqu'à la fin tu partages le sort du petit maître aimé !

A. VICONIOU.

La vie est la dernière habitude qu'on veut perdre, parce que c'est la première qu'on a prise. —ALEXANDRE DUMAS fils.

SAINT-ETIENNE DES GRÈS

Le terrain qui avoisine le rapide des Grès, sur le Saint-Maurice, est d'une très curieuse structure. Si vous frappez les couches de ce terrain avec un marteau, elle se désagrègent facilement, et vous constatez qu'elle sont formées de petits grains de grès, ayant peu ou presque pas de cohésion entre eux. Ce sont ces grès qui, d'après une tradition très répandue, ont d'abord donné leur nom au rapide puis au village bâti à proximité.

Une autre tradition non moins répandue veut que le nom de Saint-Etienne des Grès ait été donné à cet endroit en souvenir de Saint-Etienne des Grès, près Paris, par un certain nombre d'ouvriers travaillant aux Forges Saint-Maurice et originaires de cette paroisse (*).

Le village des Grès doit son origine à des scieries établies à cet endroit, en 1847, par M. John Baptist.

Ce ne fut que neuf années après sa fondation que le village des Grès fut érigé en mission. M. René-Alfred Noiseux, vicaire à Trois-Rivières, fut chargé par Mgr Cooke de la desservir. Une modeste chapelle, construite sur le terrain d'Olivier Laliberté, un des premiers colons, et due pour une bonne partie au zèle et à la générosité de l'évêque, fut livrée au culte en 1856.



Les nouverux colons, appréciant l'avantage d'un prêtre fixé au milieu d'eux d'une manière permanente, construisirent, près du nouveau temple, une maison curiale qui ne fut cependant habitée que l'année suivante.

Le voisinage de nombreux chantiers de bois exploités par des compagnies anglaises et américaines, joint à la facilité des communications avec la ville de Trois-Rivières et les paroisses circonvoisines, engagea un grand nombre de cultivateurs de Sainte-Anne d'Yamachiche, de la Rivière-du-Loup, de Maskinongé et de Saint-Barnabé, à y établir leurs enfants et à y prendre des terres pour eux-mêmes. Tels furent les premiers éléments de la colonisation sur les bords du Saint-Maurice.

La jeune et nouvelle population s'accrut si rapidement qu'en deux ou trois années, elle s'éleva au chiffre de six cents communiants, malgré les entraves nombreuses posées par le gouvernement en soustrayant plusieurs mille acres de terre du fief Saint-Etienne en faveur de And. Stuart et de T. Porter, et malgré le refus formel de ces derniers de délivrer des titres de concession aux infortunés colons établis sur leurs terres *bona fide*.

(*) Pour origine du nom de Saint-Etienne des Grès, près Paris, voyez article de M. Sulte, MONDE ILLUSTRÉ, 20 juillet 1895.

L'église actuelle de Saint-Etienne des Grès a été construite en 1868.

Les curés de Saint-Etienne des Grès ont été MM. R.-A. Noiseux, du 7 février 1859 au 1er novembre 1863 ; N.-E. Guertin, du 1er novembre 1863 au 23 novembre 1864 ; Al. Bouchard, du 23 novembre 1864 au 3 octobre 1866 ; T.-D. S. de Carufel, du 3 octobre 1866 au 1er octobre 1884 ; P. Cloutier, du 1er octobre 1884 à nos jours.

Saint-Etienne des Grès s'étend d'un côté jusqu'aux Forges Saint-Maurice ; de l'autre aux limites des paroisses de Sainte-Anne d'Yamachiche, de Saint-Barnabé et de la Pointe-du-Lac. A l'est son territoire est baigné par les eaux du Saint-Maurice, au nord il confine à Saint-Boniface de Shawinigan.

A une petite distance de l'église de Saint-Etienne des Grès se trouve le Poste des Grès, desservi pendant quelques années par des prêtres des Trois-Rivières et aujourd'hui enclavé dans la nouvelle paroisse. Deux magnifiques moulins, éclairés, par le gaz, y ont été construits par une compagnie anglaise. Ces moulins peuvent les disputer aux plus belles scieries du Saguenay. Le poste est habité actuellement par une centaine de familles canadiennes et quelques familles sauvages du haut du Saint-Maurice.

Le poste des Grès, qui a vu tour à tour passer les missionnaires remontant le Saint-Maurice pour aller porter la bonne nouvelle de l'Evangile aux peuplades sauvages établies sur ses bords, a été honoré de la visite de deux grands personnages. Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, s'y arrêta en 1842, et le commandant de Belvéze le visita en 1855.

Pierre-Georges Roy

CONSEILS PRATIQUES

Le citron et la diarrhée. — On préconise le citron pour couper rapidement la diarrhée. Il suffit de mettre deux tranches de citron et quelques morceaux de sucre dans un grand verre, de verser dans celui-ci de l'eau bouillante, de remuer pendant cinq minutes et de boire le plus chaud possible. Deux ou trois verres de cette limonade chaude, pris de demi-heure en demi-heure, suffisent pour arrêter la diarrhée.

Le remède est facile, agréable, et mérite bien qu'on le note, surtout le temps des chaleurs.

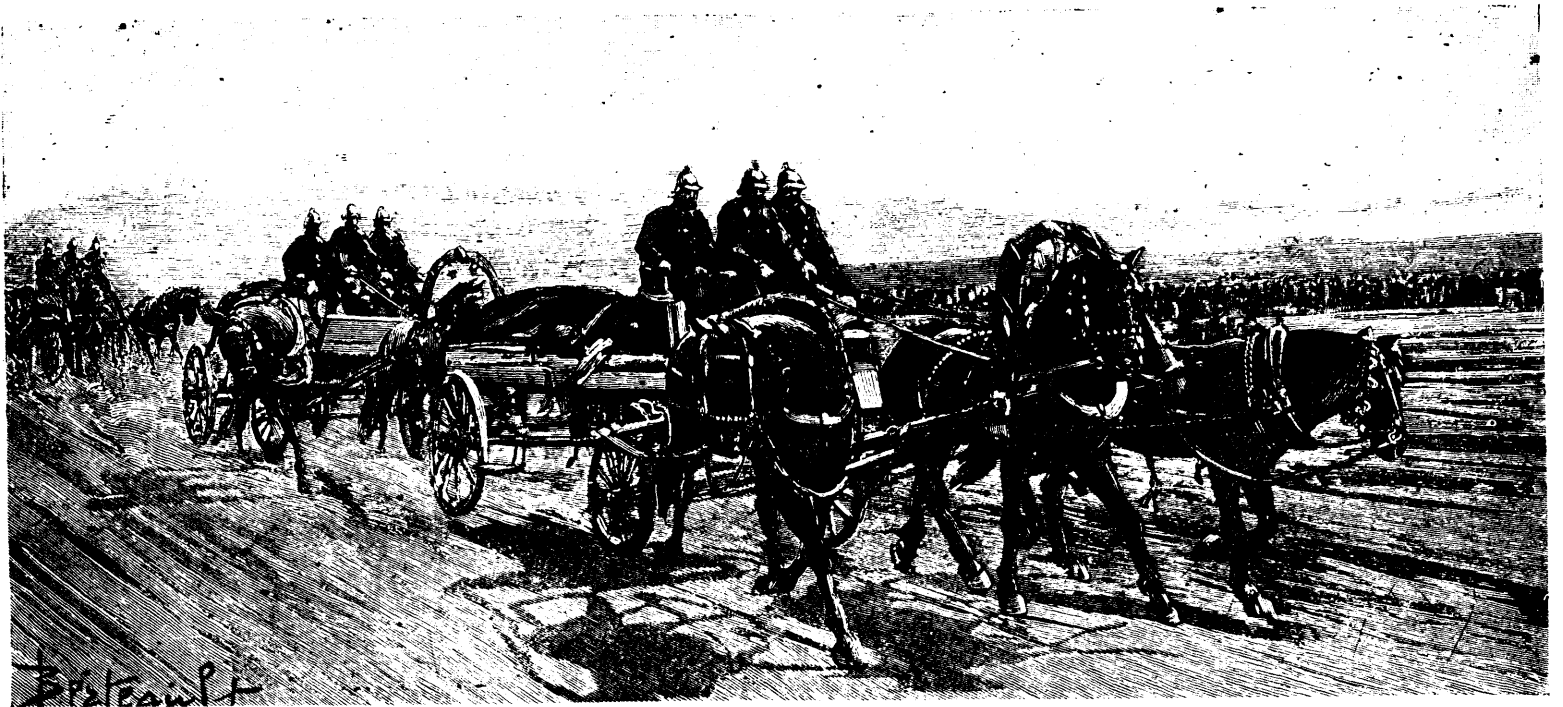
Guérisson des cors aux pieds. — Après avoir ramolli les cors par un bain de pieds, il faut enlever la partie saillante aussi loin que possible en grattant avec les ongles. On prend alors un crayon de nitrate d'argent dont on a mouillé l'extrémité, et on le promène en appuyant légèrement sur toute la surface de l'épiderme malade et même au-delà sur la peau saine. On attend, pour remettre le ba, que la partie cautérisée soit tout à fait sèche, et, au bout d'un mois environ, lorsque la peau est tombée, on peut renouveler l'opération si le cors n'est pas détruit.

Régénération des plantes d'appartement. — Rien n'est joli comme des fleurs fraîches dans un salon ou dans une chambre de jeune fille ; mais ces fleurs, lorsqu'elles sont fanées, ont un air de tristesse misérable qu'il faut éviter à tout prix, dit ma vieille tante. Ecoutez donc le moyen de les rafraîchir : mettez 15 grammes de sulfate de fer par litre d'eau, faites dissoudre et arrosez une fois par semaine les fleurs avec cette préparation. Les autres jours, de l'eau pure.

LA CROSSE

Le fameux club de crosse, Le National, doit rencontrer le Capital le 1er juillet, et le Shamrock le 4 du même mois, chaque fois sur son terrain de la rue Ste-Catherine. Le monde sportif attend ces événements avec impatience, car Le National, qui n'a pas encore été battu cette année, a de grandes chances d'obtenir le titre de champion.

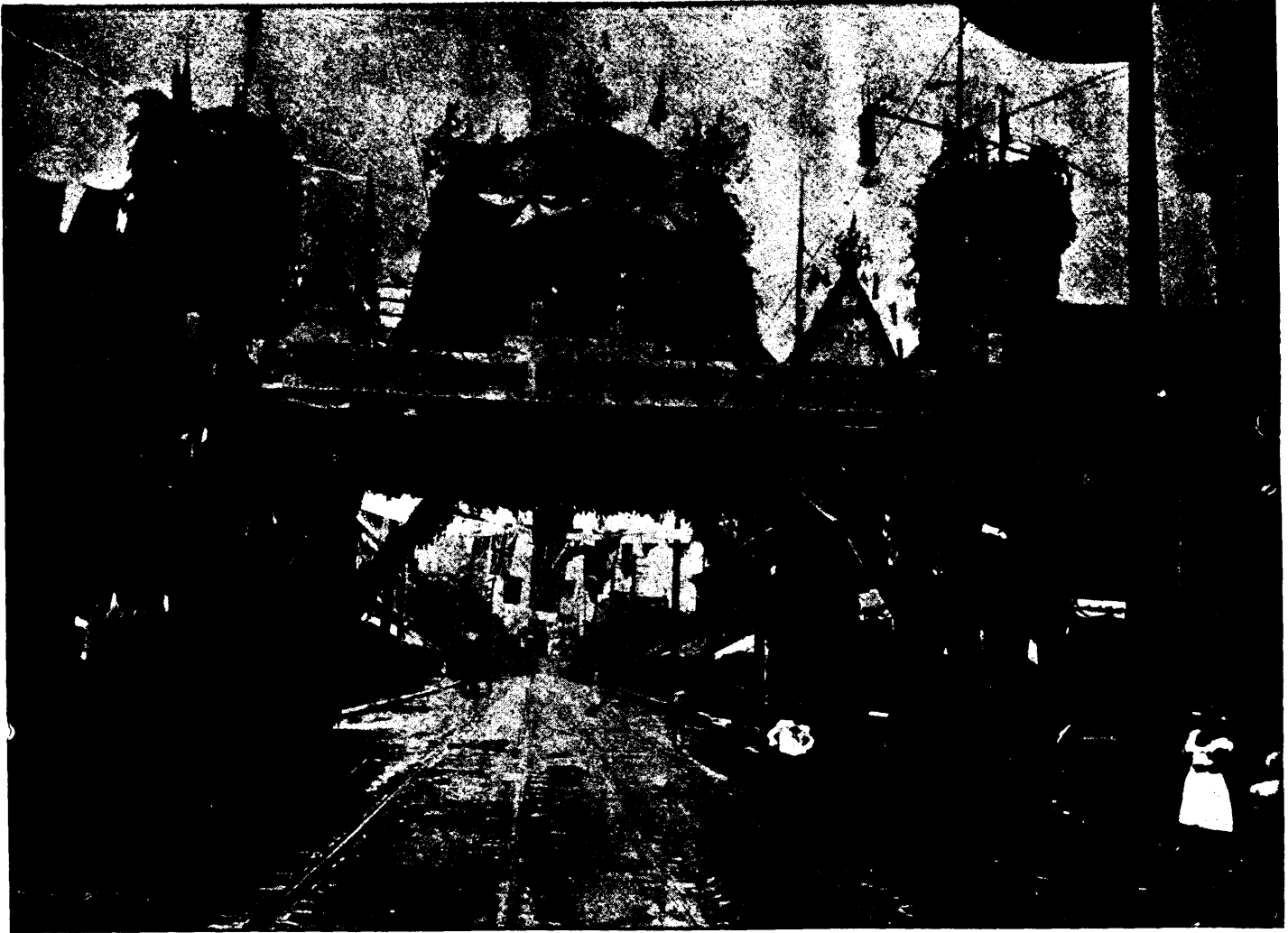
Nous invitons tous nos lecteurs de Montréal à assister à ces joutes qui resteront célèbres dans les annales de l'athlétisme.



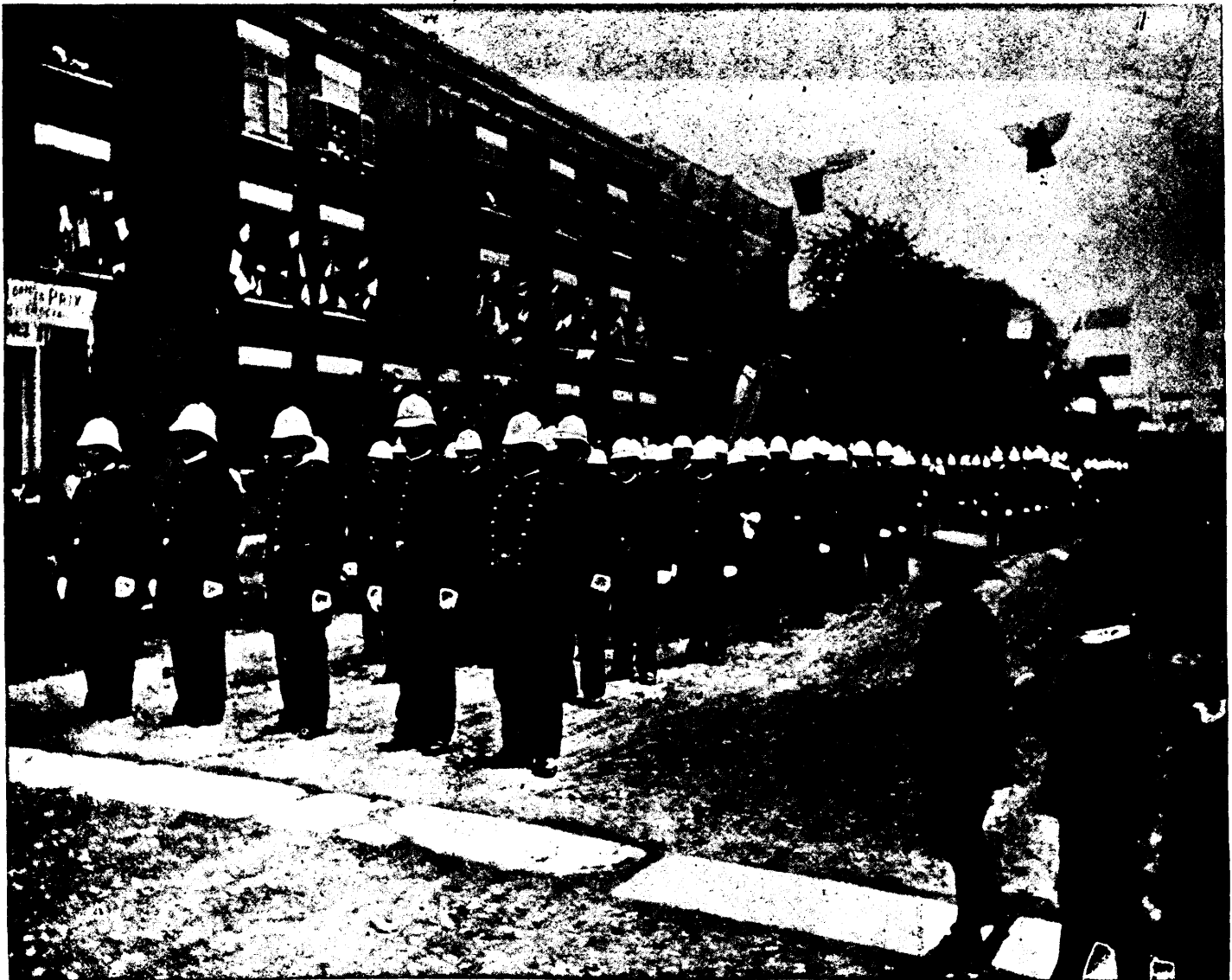
MOSCOU.—VOITURES DE POMPIERS, CHARGÉES DE MORTS, REVENANT DE LA FÊTE DE KHODYNSKY



MOSCOU.—CATASTROPHE DE KHODYNSKY : L'ENLÈVEMENT DES CADAVRES (3,000 VICTIMES)



ARC DE TRIOMPHE ÉRIGÉ A L'ANGLE DES RUES ONTARIO ET CHAMPLAIN



LE DÉFILÉ DE LA PROCESSION PASSANT SUR LA RUE CHAMPLAIN
LA FÊTE NATIONALE DANS LA PARTIE EST DE MONTREAL. — Photos Laprés et Lavergne

DIX-HUIT ANS

A mon amie Victoria B...

C'est, au dire de la généralité des personnes, l'âge où les jeunes filles voient tout en rose : le monde leur apparaît sous un aspect nouveau et charmant, les invitant à prendre part à ses fêtes brillantes, à boire à la coupe de ses plaisirs.

Mais, au milieu de toutes ces joies, un terrible point d'interrogation se dresse subitement : l'avenir, que leur réserve-t-il ? elles ont franchi la distance qui sépare cet âge d'heureuse insouciance, que l'on appelle l'enfance, de la jeunesse. Combien de jeunes filles désireraient soulever le voile qui couvre l'avenir. Ce serait peut-être une grande déception pour la plupart d'apprendre maintenant ce que Dieu, dans sa bonté infinie, leur tient caché jusqu'au jour où Il daignera leur manifester ses décrets impénétrables.

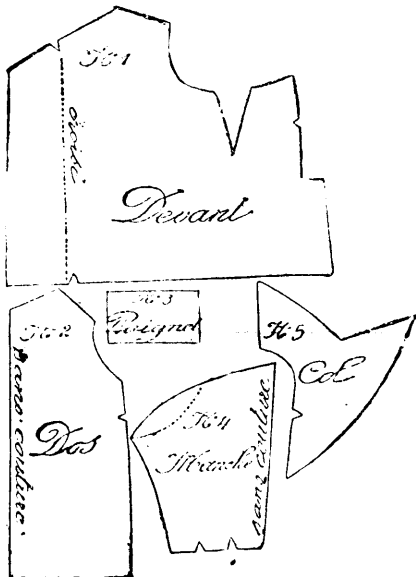
LISETTE.

LA MODE

PALETOT-SAC POUR BABY DE 3 A 5 ANS

Ce modèle se compose de cinq morceaux :

No 1.—Le devant, coupé croisé avec petite pince sous le bras, est ouvert en châle ; le milieu du devant est indiqué par un cran.



Croquis du paletot sac pour baby de 3 à 5 ans

No. 2.—Le dos, coupé double droit fil, sans couture ; un cran sous le bras indique le raccord au dos qui est laissé ouvert dans le bas, sous patte du devant.

No 3.—Le poignet de la manche se coupe double.



Modèle du paletot-sac pour baby de 3 à 5 ans

No 4.—La manche, coupée double, sans couture ; des crans dans le bas indiquent les fronces.

No 5.—Le col châle, dont un cran indique le raccord au devant du col, est orné de dentelles genre guipure.



Modèle du paletot-sac pour fillette de 8 à 10 ans

Ce modèle se fait en mastic beige ou blanc.

Nous représentons ce modèle sous deux grandeurs différentes, c'est-à-dire pour fillette de 3 à 5 ans et pour fillette de 8 à 10 ans. Le manteau étant droit, il sera facile de le proportionner à la taille.

NOTES ET FAITS

Conseil

—Je voudrais, disait à Piron un auteur médiocre, travailler à un ouvrage auquel personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais.

—Eh bien ! travaillez à votre éloge, répartit le malin Bourguignon.

* * * *

Liberté d'opinion

Un jour que le tzar Pierre le Grand se promenait au bord d'un fleuve avec un certain nombre de ses boyards, l'un d'eux s'avisait de le contredire sur la façon de juger les conséquences futures d'un événement. Pierre, irrité au dernier point, le saisit par le corps pour le jeter à l'eau. "Tu peux me noyer, dit le boyard, mais cela n'empêchera pas que j'aie raison, et et ton histoire le dira."

Le tzar, frappé de cette courageuse franchise, revint à lui, embrassa son sujet, et depuis lui témoigna toujours la plus vive amitié.

* * * *

Histoire des échanges

Un voyageur chargé d'une mission scientifique dans une tribu persane avait avec lui un personnel nombreux, et chaque fois que lui ou ses gens avaient besoin de quelque chose, on faisait des échanges ; un jour qu'il s'agissait d'acheter une cruche de lait caillé, le domestique imagina d'offrir en retour une anguille :

—Tu n'as pas honte, lui dit le Persan, de m'offrir un si petit objet en échange d'une si grosse cruche !

Sans se déconcerter, le domestique, ayant enfilé à l'anguille un long morceau de fil, l'offrit à son interlocuteur en ajoutant :

—Si la cruche est plus grosse que mon anguille, vois combien le fil est plus long.

Cette réplique amena la conclusion du marché.

Naïvetés spirituelles

Denys, tyran de Sicile, dit Plutarque, ayant appris qu'une vieille femme, quoiqu'il fût très cruel, priait cependant pour sa conservation, l'envoya chercher et lui demanda pourquoi elle priait ainsi pour lui, alors que tant de gens souhaitaient sa mort :

—Seigneur, lui répondit la vieille, lorsque j'étais jeune, nous avions dans ce pays un tyran fort méchant. Je priai dévotement les dieux de le faire mourir. Ma prière fut exaucée. Son successeur fut encore plus cruel que lui. Je priai encore les dieux ; ma prière fut une seconde fois exaucée. Vous avez succédé à celui-là, et comme je vois que vous êtes encore plus méchant que vos deux prédécesseurs, j'ai naturellement peur qu'après vous il n'en vienne un autre, qui enrichisse encore sur votre méchanceté. Voilà pourquoi je prie sincèrement les dieux de vous conserver.

Denys ne se fâcha point de cette réponse, et fit même un présent à la vieille femme avant de la renvoyer chez elle.

* * * *

Apparitions

Huit ou dix jours avant que le grand prince de Condé mourût à Chantilly (lisons-nous dans la *Bibliothèque de Cour*), on crut voir un étrange phénomène : un fantôme d'une taille plus grande que la naturelle, d'une maigreur extraordinaire, enveloppé d'un suaire, ayant les mains en dehors l'une sur l'autre et ressemblant à ce prince, descendait insensiblement de la fenêtre de sa chambre, et puis disparaissait dès qu'il était à terre. Cette apparition continua les jours suivants, jusqu'au jour de la mort de ce prince, à la même heure après le soleil couché ; plusieurs personnes virent cette vision, et en eurent le sang glacé. Ce fut l'entretien de tout Paris. Comme on savait que la peur n'avait aucune entrée dans l'âme du prince, on lui parla de l'apparition ; il dit que cela était arrivé autrefois à Brutus, et que c'était un présage de sa mort. Il s'appliqua ce vers de Virgile :

Et jam magna mei sub terras ibit imago.

Et bientôt ma grande âme ira loger ailleurs.

* * * *

Napoléon Ier et M. de Chabrol

La *Musée des Familles*, dans une notice consacrée à Chabrol, l'ancien préfet de la Seine sous le premier empire, raconte ce qui suit :

M. de Chabrol, alors préfet de Montenotte, se présenta, un jour de réception, aux Tuileries, devant l'empereur. Napoléon l'interpella avec brusquerie :

—Monsieur le préfet, lui dit-il, qu'êtes-vous venu faire ici ?

—Sire, dit M. de Chabrol en s'inclinant, je suis venu visiter mon beau-père, le prince Lebrun, qui est malade.

—Monsieur, répliqua Napoléon, si vous n'étiez si jeune, vous sauriez que les devoirs de l'Etat passent avant les devoirs de famille. Mais on me donne des préfets qui sortent de nourrice ! Quel âge avez-vous ?

—Sire, répondit M. de Chabrol, en parfait courtisan, sans se laisser intimider par le regard que Napoléon braquait sur lui, j'ai tout juste l'âge qu'avait Votre Majesté quand elle gagna la bataille d'Arcole.

L'empereur tourna le dos en pirouettant sur ses talons ; mais, quelques jours après, M. de Chabrol était nommé préfet de la Seine en remplacement du comte Frochot, compromis par sa faiblesse dans la conspiration du général Malet.

* * * *

La sécheresse persistante en France devient dangereuse pour la campagne. Les cultivateurs n'en veulent pas aux nuages. Cependant, ils les verraient *crerer* avec plaisir.

Les *Lettres d'un étudiant* sont un des succès littéraires du jour. Tout le monde veut les lire, car elles méritent d'être lues par tous. Elles sont à la fois intéressantes et bien écrites. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraires, 1826, rue Ste-Catherine.

FEUILLETON

MANQUANT

PAS SURPASSÉ

Pour le rhume, la toux, la bronchite, la grippe et les affections de la gorge et des poumons, des milliers de malades attestent chaque jour les effets salutaires du *Baume Rhumal* dont l'efficacité n'est surpassée par aucun autre remède existant. 25c le flacon dans toutes les pharmacies et épiceries.

CHOSSES ET AUTRES

— La confiance est aussi indispensable dans le commerce qu'en religion.

— Savez-vous combien vous avez de marchandises non profitables dans le moment en magasin ?

— Dans cinq ans le Japon et la Chine fourniront du coton à bon marché aux Américains et aux Canadiens.

— La moyenne dépensée chaque année pour l'habillement en Angleterre pour chaque habitant est de \$15, en France \$7.50 et en Allemagne \$5.

— Il y a 27,645 personnes du sexe masculin, 23,663 du sexe féminin, employées dans les fabriques et manufactures du Rhode Island.

— La princesse Adélaïde de Bragança, veuve de Don Miguel, le prétendant au trône portugais, est entrée au monastère des Bénédictines, à Solesmes (France), après avoir marié la dernière de ses six filles.

— Les dames semblent avoir cette année jeté leur dévolu sur la chaussure à lacet. De leur côté les hommes ne veulent plus de souliers bas. On préfère la bottine ou le brodequin et l'on a raison.

— Messieurs les commis, ne soyez jamais importuns et ne mettez pas trop à contribution la bienveillance de vos patrons. Sachez leur témoigner toujours de la reconnaissance de celle qu'il peuvent avoir pour vous.

— La corporation de Mayence se prépare à célébrer avec pompe le 500^e anniversaire de Jean Gutenberg, inventeur de l'imprimerie. La célébration aura lieu en 1897, quoiqu'on ne soit pas certain s'il est né en 1397 ou dans les trois années subséquentes.

— Les ceintures se portent cette année ou très larges ou très étroites. Il n'est pas rare d'en voir qui atteignent quatre pouces de largeur et même davantage. On les ferme généralement avec une agraffe imitant les vieilles entrées de serrures de portes.

— Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er juin : Hors texte : Tête d'étude, dessin, J. de Nittis ; Peer Gynt, H. Ibsen ; Unité de doctrine, unité dans l'action militaire, J. Blondus ; Lord Byron, prince de Valori ; La Finlande et les Finnois, J. Case ; Amours, Mme H. Malot ; Le choix d'un bourreau, O. Diamanti ; Les jeux olympiques à Athènes, R. Fabens ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam ; Pages courtes : Mme G. Miraben, R. de Souza, F. Jourdain, J. des Gachons.

La Quinzaine : Décentralisation ; Les provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport, Carnet mondain, Mode.

Le **Baume Rhumal** A guéri dans cette saison des milliers de personnes, parce que des milliers de personnes en ont fait usage et que l'agence a vendu des milliers de bouteilles.

Guérira toutes les personnes atteintes de rhumes, bronchites, maux de gorge, grippe, coqueluche, qui en feront usage.

En vente partout, 25 cents la bouteille de 16 doses.

LE PROFESSEUR VILLEMEN

La tuberculose, ainsi que l'a démontré le professeur Villemen, dont la science déplore la perte, est une maladie contagieuse et infective. Par cela même qu'elle est contagieuse, on peut l'éviter. Pour cela, les expectorations des phtisiques doivent être reçues dans des crachoirs contenant une certaine quantité de liquide ; ceux-ci doivent être vidés chaque jour dans le feu et nettoyés à l'eau bouillante additionnée de lessive ou tout au moins être versés dans les fosses d'aisance. En outre, ceux qui toussent doivent faire usage du *Baume Rhumal* jusqu'à complète guérison de la toux. Seulement 25c la bouteille. En vente partout.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

Chez tous les boulangers l'on trouve mon [Premier, En cherchant dans la gamme on verra mon Dernier. Hâtez-vous, paresseux, d'imiter mon Entier.]

PROBLÈME ARITHMÉTIQUE

Faire le nombre 100 par addition, avec les chiffres suivants, mais sans les répéter : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0.

FANTAISIE JEU DE MOTS

Cet orateur a parlé durant une xxxxxx xxxxx de la xxxxxxxx de la France, mais malgré un sujet si fécond, il n'a réussi à émuouvoir personne.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 633

Charade.—Le mot est : Mi-lit-air-e.

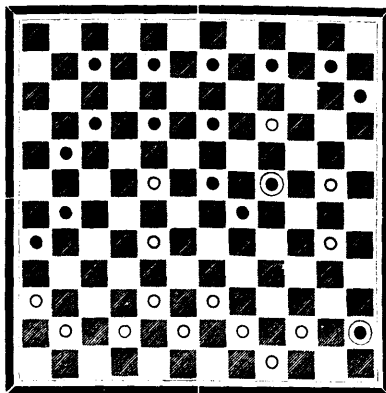
ONT DEVINÉ :

Mlle Marie Aymong, Eugirdor Regnable, Mlle Schayer, Mme Ladislas Comtois, Montréal ; Frs Dier, Dr N. W. Reid, Mme Nap. Lefebvre, Mlle P. Lefebvre, Mlle Léontine Lefebvre, Mme A. E. Jacques, Saint-Télesphore ; Mlle Rose-Aimée Gamache, Saint-Hubert.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 188

Composé par M. E. Jacques
Noirs—16 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 186

Blancs		Noirs	
64	59	53	64
60	53	47	71
66	60	11	54
14	9	54	2
69	44	38	62
19	13	2	69
68	61	62	51
50	45	51	38
61	56	69	49
55	70	gagnent.	

Solution juste par M. Nap. Brochu, Lévis.

L'Excès de Travail

AMÈNE

La PROSTRATION NERVEUSE

Guérison complète par l'usage de la

Salsepareille d'Ayer

“ Il y a quelques années, en raison d'une attention trop soutenue à mes affaires, ma santé s'affaiblit. Je devins nerveux et il me fut impossible de surveiller mes intérêts et de plus je montrai tous les symptômes de dépérissement. Je pris trois bou-



teilles de Salsepareille d'Ayer et je commençai immédiatement à aller mieux et peu à peu mon poids augmenta de cent vingt-cinq à deux cents livres. Je crois que mes enfants seraient aujourd'hui orphelins de père si ce n'eût été pour la Salsepareille d'Ayer de laquelle je ne puis dire trop de bien.”—H. O. HINSON, Maître de Poste et Planteur, Kinard's, S. C.

La Salsepareille d'Ayer

La Seule qui ait reçu une Médaille à l'Exposition de Chicago.



V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON



LEOTY
8, Place de la Madeleine, PARIS
Les Célèbres **Corsets**
LEOTY

Parfaitement modelés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.
On peut se les procurer directement à Paris. Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.



.....LISEZ.....

“Le Monde”

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

“ LE MONDE ” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER



LE SEUL

journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement. Vous conviendrait-il d'être en même temps le plus riche en littérature sainte et la meilleur marché entre tous,



Résultat de la Grippe.

RIVERSIDE, N. BR., CAN., Oct. 1893. (11)
 Il y a 3 ans, ma mère eu la grippe, qui lui laissa le corps et l'esprit d'une grande faiblesse; premièrement elle se plaignait d'insomnie qui se développa en un état de mélancolie, ensuite elle n'eut plus de sommeil du tout, ne voulait plus voir personne et s'imaginait des choses horribles. Nous avons eu les meilleurs médecins, mais elle devint pire. Alors sa belle sœur recommanda le Tonique Nerveux du Père Koenig. Après en avoir fait usage, un changement pour le mieux s'opéra et ma mère devint très grasse, vu l'appétit vorace qu'elle avait, et devint parfaitement bien. Nous avons tous remercié, Dieu de nous avoir envoyé le Tonique.

MARY L. DALY.

MARIAPOLIS, CAN., Sept., 1893.

Notre garçon qui était épileptique fut guéri par trois bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig.

A. L. ARRINEO.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG-MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie, Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an	6 mois	3 mois
	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *American Inventor*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

EXTRA-VIOLETTE *Violet* AMBRE ROYAL
 Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE
 Nouveau Parfum extra-fin.
 Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.
 PARIS 29, N° des Italiens
 SEUL INVENTEUR DU
 SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

5672

PRODUITS DE LA

GRANDE CHARTREUSE


LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

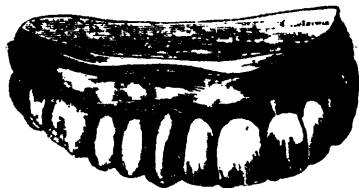
Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES de MONTRÉAL (limitée).



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE 1 LACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL. Achète des débitures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 20 juin 1896

53,189

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Le Magasin de Gants DU CANADA

Le stock le plus considérable et le mieux assorti de gants de toutes sortes, pour dames, pour l'été.

Gants de soie de couleur pour dames, 23c à 50c.

Gants de soie milanaise, avec bouts de doigts trillés tissés pour dames, 61c à \$1.35 pr.

Gants de kid qui se lacent, couleurs fashionables, 7 agrafes, ajustement parfait, seulement 55c la paire.

Gants de kid, 4 boutons, pour dames, 35c à \$2 la paire.

Gants de kid, 4 boutons, pour dames, 90c à \$1.70 la paire.

Gants de kid pour aller en bicyclette, pour dames, 95c la paire.

Gants en kid Novelty pour dames, 95c à \$1.45.

Chemises pour Hommes

Chemises blanches non blanchies pour hommes, 29c.

Ligne spéciale de chemises non blanchies, 48c.

Chemises de toilette blanches pour hommes, 75c.

Chemises négligées en batiste de couleur pour hommes, 75c.

Chemises négligées en flanelle de fantaisie pour hommes, 75c.

Ombrelles de Dames

Un des départements du magasin où l'on est le plus occupé. La variété et l'assortiment sont presque illimités, et les prix sont sans égaux en cette ville.

Ombrelles de deuil pour dames une spécialité.

A \$1.05 chacune

Ombrelles fashionables, en effets de toile, manches en bois naturel et autres qualités pour dames, jusqu'à \$5.80 chacune.

A \$1.50 chacune

Ombrelles en soie Shot, ornées de riches frills en couleurs nouvelles, et à tous les prix pour dames, jusqu'à \$6.85 chacune.

A \$2.80 chacune

Ombrelles en riche soie de Dresde, en une variété de soie les plus nouvelles, nouveaux effets et autres qualités, jusqu'à \$8.85 chacune.

Habillements d'Été pour petits Garçons

Corsages de chemises pour petits garçons, de 19c à \$1.20.

Blouses de matelots, de fantaisie, pour 46c à \$2.25.

Corsages Fountleroy pour petits garçons, de 54c à \$2.45.

Habillements de matelots Galatea, pour petits garçons, de \$1.10 à \$2.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame